



## ÉDITORIAL

Françoise Gimbert



2021 #1

### **Le bonheur serait il dans une salle de concert ?**

Un vent de liberté retrouvée ...et nous voilà tous heureux de ressentir à nouveau cette fièvre joyeuse qui précède toujours un concert ! Mais oui c'est toujours une attente fébrile que l'on perçoit dans les rangs des spectateurs dans les minutes qui précèdent le concert ! Joie de se retrouver entre mélomanes , souvent amis, certes , mais aussi une sorte d'impatience de partager les nouvelles émotions que provoquera inmanquablement l'écoute en live des oeuvres à l'affiche, qu'elles soient déjà connues ou pas encore , et de vivre cette découverte avec ces musiciens là , aujourd'hui : vivre ensemble « ce » moment inoubliable où s'entremêleront le bonheur des musiciens et le bonheur des spectateurs ...

Ce panégyrique du « principe concert » peut sembler banal, mais il n'est peut-être pas inutile de le rappeler à l'heure où les contraintes sanitaires « paraissent » souvent inquiétantes , parfois même si insurmontables qu'elles incitent parfois à renoncer. Il serait vraiment dommage que les concerts soient délaissés pour ces seules contraintes ! Sachez que rien n'est insurmontable dans ce qui est exigé par nos gouvernants. L'organisation que nous avons mise en place à Mélomanes Côte Sud vous garantit toute la prudence encore nécessaire ( avec le respect des gestes barrière ) et une grande facilité dans les vérifications obligatoires ! Alors ...surtout ...ne vous privez pas...venez !

Les musiciens que nous invitons, nous les choisissons soigneusement souvent plus d'un an à l'avance. Ils se réjouissent tous de venir partager un programme qu'ils montent avec passion et application car ils vivent de leurs concerts et bien sûr ils ont besoin de nous ! Quant à nous , organisateurs, nous avons besoin de vous aussi afin que les concerts puissent continuer à vivre ...

Un concert c'est une « Fête » en soi, une fête unique, qui n'a rien à voir avec l'écoute d'un enregistrement, si merveilleux soit - il ...

Rien ne vaut un concert en live ...

Vive la « musique vivante » !

12 JUIN



QUATUOR YAKO ET JODYLINE GALLAVARDIN

*Tita du Boucher*

Enfin nous voici tous réunis autour du quatuor Yako ; ce Quatuor , nous le connaissons grâce à l'association *Quatuor en pays basque* de Luc et Georgie Durosoir qu'ils ont créée pour promouvoir des jeunes professionnels et faire sortir de l'oubli l'œuvre de Lucien Durosoir, père de Luc . C'est ainsi que tout le monde sait désormais que Lucien Durosoir , André Caplet et Maurice Maréchal avaient créé un trio dans les tranchées grâce au général Mangin, mélomane, qui voulait tenter de reconforter ses troupes et leur redonner espoir par la musique. Sarah Teboul, l'altiste du quatuor a même fait son Master de musique classique sur les musiciens compositeurs de la grande guerre dont Lucien Durosoir. Ce concert du quatuor Yako était programmé pour début 2020 mais l'année, comme chacun l'a éprouvé, fut une année noire pour les musiciens et leur public et l'organisation de concerts est devenue une performance de jongle : la présidente de Mélomanes Cote Sud , le quatuor Yako et Jodyline Gallavardin la pianiste ont fait un exercice de haut vol qui a abouti , pour la plus grande joie de tous à la superbe soirée du samedi 12 juin 2021 .

Au programme, Beethoven, la Valse de Maurice Ravel, le Quintette de Robert Schumann, Un concert classique interprété avec une audace et une fougue presque désinvoltes . Dès le quatuor de Beethoven, le public a été surpris, et séduit, par le rythme rapide et les interruptions soudaines du premier mouve-

ment ; ensuite tout au long des trois autres mouvements les interprètes ont tenu la tension et l'originalité de ce *quartetto serio-so* , ils ne se sont pas complu dans un romantisme classique, ils ont pris le parti de la modernité de Beethoven et de la contemporanéité des chefs d'œuvre.

Après cette performance, le quatuor était heureux de respirer un peu et céder la place à Jodyline Gallavardin , qui est une amie de longue date de l'Association : on se souvient que l'an dernier, en 2020, elle était venue avec Manon Lamaison. Les deux artistes nous avaient offert un concert de mélodies et airs d'opéra, qui nous avait enchantés, au sens strict du terme. Jodyline a été au CNSMD de Lyon avec les membres du quatuor Yako ; c'est son chien, un berger australien , qui a donné son nom au quatuor ; ils ont trouvé une peluche pour le symboliser et leur mascotte les accompagne à tous les concerts. Qu'un jeune quatuor à cordes prenne le nom d'un chien, c'est insolite, et presque provocateur. C'est aussi révélateur de leur jeu, on l'a remarqué dans le quatuor à cordes de Beethoven , et Jodyline interprète la Valse de Ravel avec le même esprit non conformiste. Cette valse particulière devait célébrer la gloire de la valse de Vienne dans toute la splendeur du XIX<sup>e</sup> siècle , elle était initialement écrite pour orchestre, et Diaghilev devait en faire un ballet ; sa composition a été interrompue par

la guerre de 14, Ravel la termine finalement en 1920 mais, Diaghilev n'en voudra pas et Stra-



vinsky ne la soutiendra pas, elle sera transcrite pour deux pianos, puis un seul et restera assez peu jouée. Elle ne célèbre plus la gloire de Vienne, elle chante la fin d'un monde, la fin du fastueux XIX° et le basculement dans le XX° siècle de la barbarie : Jodyline l'a interprétée ainsi et le public était fasciné, tellement qu'à la fin, tout à fait surprenante, il est resté le souffle coupé et n'a pas applaudi à tout rompre comme il aurait dû.

Heureusement il se rattrapera à la fin du quintette.

Ils étaient ensemble tous les cinq plus Manon Lamaison qui tournait les pages de Jodyline, c'était le concert des copains de Lyon

Cette œuvre écrite pour Clara Schumann, archétype du romantisme allemand, ils se la sont appropriée et l'ont interprétée au sens strict du terme : les instruments et le piano, se répètent, ne

laissent pas de répit entre les questions et les réponses, et la musique file, à toute allure jusqu'au deuxième mouvement *in modo d'una marcia*, où l'émotion artistique est absolue, sans que jamais on ne s'attarde, et c'est la fête du scherzo : les artistes laissent leurs instruments se déchaîner à tel point qu'à la fin du mouvement deux, ou trois, archets se sont levés comme pour entraîner le public, et quelques uns d'entre nous avons applaudi, malencontreusement. Dans leur enthousiasme, très schumannien, les six copains de Lyon attaquent *l'Allegro ma non troppo* final, ils se moquent un peu du *non troppo* et dansent avec leurs instruments, y compris la pianiste et la tourneuse de pages. Et cette fois tous ils lèvent leur archet dans le dernier élan du bonheur de Schumann.

Le public bouleversé voudrait naturellement prolonger ces moments de bonheur, et nos jeunes amis, toujours heureux de jouer ensemble reprennent le troisième mouvement du quintette, plutôt que de nous faire changer d'univers ; ainsi nous avons pu conserver intacte l'émotion qu'ils venaient de nous communiquer.



13 JUIN



VITTORIO FORTE

*Tita du Boucher*

Le samedi nous inaugurons notre Juin musical avec des artistes de trente ans qui nous ont donné des interprétations inhabituelles des grands classiques et le dimanche c'est Vittorio Forte qui nous initiait aux transcriptions remarquables de Earl Wild, pianiste et transpositeur américain de génie dont la réputation n'a franchi l'Atlantique que tardivement.

Le pianiste n'était pas encore venu jouer pour Mélomanes Cote Sud, et il a accepté de décaler



son récital à cinq reprises depuis 2020 : initialement il devait donner un récital Carl Philip Emmanuel Bach , dont il a fait un enregistrement très réussi. Durant l'année 2020 , il a eu le temps de faire un nouveau CD, et à l'occasion du dixième anniversaire de la mort d'Earl Wild il a enregistré ses re-créations de Rachmaninov et Gershwin : c'est ce que nous avons eu la chance d'entendre, plus la Rhapsody in Blue qui avait rendu Earl Wild célèbre ; en effet , Earl Wild était d'abord pianiste et Arturo Toscanini l'a si bien remarqué qu'il lui a demandé d'être le soliste de la Rhapsody in Blue pour un concert qu'il dirigeait à New York en 1942

Mais c'est Jean Sebastian Bach, la Partita n°1 (BWV825) en si bémol majeur que nous entendons d'abord, comme pour nous accoutumer à son jeu clair, virtuose sans romantisme , et nous préparer aux mélodies de Rachmaninov re-crées par Earl Wild, qui était son contemporain et le connaissait.

Effectivement le public, frappé par une interprétation, nette, inhabituelle, se rapprochant de la danse, s'est senti prêt à entendre les transcriptions de l'Américain

Ce sont des mélodies romantiques : Dreams, The Muse , Where Beauty dwells, Flood of Spring ; les titres sont en anglais mais les textes originaux sont en russe. Ce sont des poèmes nostalgiques, tristes, Don't grieve, Sorrow in Spring time, On

the death of a linnnet, auxquels Earl Wild et aujourd'hui Vittorio Forte donnent un caractère de Blues et de ballades dans les champs de coton. Les auditeurs dont beaucoup n'étaient pas des familiers d'Earl Wild ont été conquis, ils vont bientôt être enthousiasmés par Gershwin.

Cette fois nous sommes complètement en Amérique, l'Amérique de *Porgy and Bess* ; en réalité Gershwin était enfant d'émigrés russes : pauvre , il a gagné sa vie en écrivant des rouleaux pour pianos mécaniques et en composant des chansons avec son frère Ira. Vittorio nous fait entendre quelques « songs » , *Liza* (all the clouds will roll

away), *The man I love*, *Embraceable you*, *I got Rhythm*, qui sont des airs qu'on reconnaît, des standards de jazz ou des airs de claquettes de Fred Astaire . c'est joyeux, le pianiste danse sur son siège. Il ne nous joue pas *Summer time* ni l'ouverture de *Porgy and Bess* mais on se retrouve dans l'ambiance de ce chef d'œuvre de la comédie musicale.

Autre chef d'œuvre pour finir, la *Rhapsody in Blue* dans sa version pour piano seul, non transcrite,

Tout le public connaît cette musique, mi-jazz mi classique , on peut dire que tout le monde l'aime , les amoureux du jazz comme ceux pour qui musique signifie musique classique. Et la magie du pianiste nous a transportés à New York dans les années 20, dans l'Amérique des quartiers pauvres (Catfish row), celle du jazz celle des premiers musicaux, celle des premiers compositeurs américains classiques.

Pour le bis, nous revenons en Europe, Vittorio nous fait découvrir son propre travail : le public accoutumé désormais à Earl Wild est particulièrement attentif à ce *Solfegietto* de Carl Philip Emmanuel Bach qu'on peut retrouver sur le disque intitulé Abschied , Adieu du compositeur à son clavicorde qu'il cède à l'un de ses élèves , pour passer au piano forte ; on entend la partition originale et la transcription de Vittorio Forte , un

morceau de pure poésie pour clore la soirée.

Vittorio Forte reviendra, nous l'espérons tous et nous espérons aussi qu'il nous offrira un récital de ses propres transcriptions, il donne à son piano une telle liberté qu'il en devient son partenaire comme si piano et pianiste inventaient la musique ensemble.



À propos...   
...de Rachmaninov

Tita du Boucher

*On a death of a linnet*

*Rachmaninov a écrit des mélodies sur des poèmes écrits par les poètes russes qui lui étaient contemporains dont Vassili Zhukovsky ou Joukovski en français (1783 - 1852) ; il est moins connu que Pouchkine, Gogol ou Tchekov mais il a été le maître des grands poètes romantiques russes et l'ami indéfectible et protecteur de Pouchkine. Il a eu une vie presque aussi tumultueuse que son disciple, digne des romans russes qu'on connaît en France.*

*La mort de la linotte* est exemplaire du romantisme russe inauguré par Joukovski qui verra son apogée avec Pouchkine

*On a death of a linnet*, by Vasily Andreyevitch Zhukovsky

В сем гробе верный чижик мой!

*In this little coffin lies my dear linnet*

Природы милое творенье

*A darling creation of nature*

Из мирной облости земной

*From the peaceful earthly realm*

Он улетел, как сновиденье

*He flew away, like a dream.*

Dans ce cercueil repose ma fidèle linotte

Créature charmante de la nature

Elle a quitté la paisible contrée terrestre

Telle un rêve, en s'envolant.

( traduction française proposée par Vittorio Forte pour le public de Mélomanes Côte Sud )

22 JUIN



LELA KATSARAVA

*Tita du Boucher*

C'est avec un « immense plaisir » que la présidente de Mélomanes Cote Sud accueille Lela Katsarava pour les *Variations Goldberg* qu'elle nous avait proposées lorsqu'elle était venue avec le flûtiste Jean Ferrandis en 2019

On se souvient que lors de ce concert, Jean Ferrandis nous avait dit que Lela n'aimait que Jean Sébastien Bach, ou presque, et qu'il y avait très peu d'œuvres d'autres compositeurs qu'elle consentait à jouer. Elle avait ajouté qu'en revanche elle viendrait jouer les *Variations Goldberg* quand on voudrait ; elle avait même laissé sa chaise-tabouret de piano personnelle en gage.

Les mélomanes qui ont entendu le concert

de juin 2019 savent déjà que la pianiste de ce soir est une artiste hors normes : l'anecdote de sa chaise qui lui a manqué pendant toute l'année 2020 est révélatrice du caractère de la jeune femme : son art n'est pas une passion, c'est un culte dont Jean Sébastien Bach est le grand prêtre : quand elle joue elle observe scrupuleusement un rite qui, dit-elle, lui permet de « découvrir » nouvellement l'œuvre à chaque interprétation et ce caractère religieux, elle ne le retrouve pas ailleurs, même chez les compositeurs de musique sacrée, —elle avait fait une concession pour Haendel en bis en 2019—. Comme les autres vrais artistes elle considère que le concert est le résultat de la combinaison travail, lieu, public et inspiration, mais

l'inspiration de Lela Katsareva est au delà de l'inspiration poétique, elle est mystique, d'où sa dévotion exclusive à Bach.



Pas plus que *Le clavier bien tempéré*, les *Variations Goldberg* ne sont une œuvre « sacrée », cependant elle leur a conféré un caractère rituel par son interprétation rigoureuse et sa symbiose avec la musique, elle fait corps avec son piano au sens strict, on voit ses épaules qui montent puis redescendent, le reste du buste est immobile. Elle a devant elle la partition qu'elle connaît par cœur, comme les religieux chantent les livres sacrés avec le texte sous les yeux, et elle remerciera chaleureusement notre présidente tourneuse de pages dont la dextérité est remarquable.

Dès l'aria d'ouverture, on perçoit un silence religieux dans la salle, pas une mouche ne volera, personne ne toussera, personne ne se mouchera, nous sommes suspendus à la virtuosité de cette jeune femme étonnante.

Les variations se succèdent sans discontinuer, pas de respiration d'une variation à

l'autre même pour les variations canons, à l'unisson, à la seconde, à la tierce etc.. qui pourraient être des points de repère. Heureusement Bernard Casteras indique à l'écran le numéro et l'intitulé de chacune d'elles et pour certaines il affiche la partition, ce qui permet de suivre si on peut, et en tout cas, d'admirer l'écriture de l'œuvre.

Ainsi de variations en variations nous sommes transportés dans le monde transcendant du Cantor de Leipzig jusqu'à l'*Aria da capo* de la fin qui, lentement, doucement, s'éteint, laissant toute la place au silence.

Evidemment on va applaudir, on ne devrait pas, on va lui demander de jouer encore quelque chose, on ne devrait pas ; ce silence ineffable que la pianiste a instauré, on devrait le garder encore un peu.

D'ailleurs, elle ne va pas faire de bis, son concert est fini. En revanche elle veut bien nous inviter à une autre expérience de Bach et elle nous propose la 1<sup>re</sup> *toccata en mi mineur*, *BWV 914* qu'elle déchiffre sur un vieux cahier russe de *tokkata*, qu'elle a trouvé dans un fond de tiroir à Tbilissi, chez son père, pour elle c'est un signe. Bernard Casteras s'en saisit et suggère qu'elle vienne nous faire un concert de toccatas! nous espérons tous que ce projet se concrétisera et que, bientôt nous accueillerons à nouveau la Lela Katsareva - supernova et sa chaise emblématique



# À propos...

## ...des Variations Goldberg

Bernard Castéras

Oublions la légende selon laquelle cette pièce aurait été une commande pour remédier aux problèmes d'insomnie d'une connaissance de Goldberg, élève de Bach. Vraie ou fausse, on doute que l'exécution de l'œuvre ait aidé à l'endormissement...

Retenons davantage qu'elles participent du souci constant de Bach à former les apprentis musiciens non seulement d'un point de vue technique mais aussi harmonique ou même à illustrer toutes les formes musicales connues de son temps. Remarquons au passage que les *Variations Goldberg*, écrites pour le clavecin à deux claviers représentent, pour certaines variations, une difficulté supplémentaire pour l'exécution au piano.

Comparons les architectures des œuvres pour le clavier de Bach. Première opus du *Clavier Übung* (somme pédagogique pour le clavier) les *Suites pour clavier* écrites aux environs de 1720 se subdivisent en trois groupes de six, successivement *allemandes* (plus connues sous le nom de *Partitas*), *françaises* et *anglaises*. Pour simplifier, chacune de ces suites se compose généralement de six pièces sur des rythmes de danse : allemande, courante, sarabande, gavotte, menuet, gigue, précédées d'un prélude.

Pour le *Clavier Bien Tempéré*, œuvre dont l'écriture s'étend de 1720 à 1750, la structure binaire saute aux yeux. Deux livres, chacun composé de 24 groupes de deux pièces : prélude et fugue. Et Bach explore, de façon linéaire les douze possibilités offertes par les douze notes de la gamme à tempérament égal, chacune dans le mode majeur puis mineur. Par exemple : prélude et fugue en do majeur (n°1), en do mineur (n°2), en do dièse majeur (n°3), do dièse mineur (n°4), ré majeur (n°5)... jusqu'à la tonalité de si mineur (n°24). Là ne s'arrête pas l'originalité du *Clavier Bien tempéré* : les fugues peuvent être à 2 ou 3 ou 4 voire 5 voix comme la 4<sup>e</sup> du Livre I, d'une complexité d'écriture inouïe : double fugue à 5 voix.

Pour les *Variations Goldberg*, composées vers 1740 on a affaire à une structure ternaire. La composition s'ouvre et se clôt par un Aria qui servira de thème encadrant 30 variations par groupe de trois. La troisième variation de chaque groupe est un *canon*. Le canon est un procédé d'écriture dit d'*imitation* : le motif est répété de façon régulière. La particularité des canons des *Variations Goldberg* c'est que le motif de la seconde voix imitant celui de la première voix est répété à un intervalle différent. Pour la variation 3, c'est un canon à l'unisson, pour la variation 6, un canon à la seconde (un ton au dessus) pour la variation 9, un canon à la tierce (deux tons) jusqu'à la variation 27 qui est à la neuvième (une octave plus un ton). Autre particularité : alors que le *Clavier bien tempéré* explorait toutes les tonalités, les *Variations Goldberg* sont, à deux exceptions près, toutes écrites dans la même tonalité.

Après ces remarques, on pourrait penser que Bach est un compositeur agaçant ses œuvres de façon artificielle. Ça serait oublier que chacune des pièces, très courtes parfois, regorge d'inventivité et de diversité : rien qui relève de procédés froids et mécaniques. Et c'est à juste titre que les *Variations Goldberg* sont considérées comme une œuvre majeure pour le clavier et qu'elles constituent une *somme* : en jouer un extrait n'aurait aucun sens....